

C'est bien simple. Faites ouvrir le cercueil et mettez-lui la bague au doigt.

— Si je faisais cela, murmura Violette, on me trouverait morte au même instant.

Bérangère, qui était debout, fit une pirouette pour s'aguerrir et égayer Violette.

— Mais non ! mais non ! Si le cœur vous manque pour cette action, je serai là. C'est moi qui en aurais bientôt fini avec toutes ces choses du tombeau !

— Il faudra peut-être que j'en passe par là, dit Violette en regardant sa bague. Ce sera une rude expiation.

— Soyez sûre que cette bague fatale vous empêchera toujours d'être heureuse si vous ne la rendez au duc de Parisis, à moins que vous ne la jetiez au milieu de l'étang du château.

— Eh bien, j'aime mieux cela, dit Violette. Demain matin nous ferons le tour de l'étang et je jetterai la bague.

VI

La bague de Parisis jetée à un cygne noir

Le lendemain, les deux amies riaient un peu de leur frayeur nocturne. Après le déjeuner, quoiqu'il neigeât, elles hasardèrent leurs petites bottines dans la grande avenue du parc qui conduit à la pièce d'eau. Quoique on fût en avril, il avait gelé la veille et l'avant-veille ; mais les cygnes, en frappant des ailes, avaient cassé la glace. Quelques morceaux surnageaient de loin en loin sans empêcher les cygnes de tracer des méandres en cherchant leur déjeuner.

— Quel malheur ! dit Violette, nous avons oublié du pain.

— Eh bien! dit Bérangère, il faut jeter votre bague aux cygnes.

Violette sourit, elle détacha la bague de son doigt, elle la baisa et elle la jeta vers un beau cygne noir, qui venait à sa rencontre.

Elle avait agi comme un enfant, sans avoir réfléchi, obéissant bien plus à un caprice qu'à un sentiment. Cette action n'était pas dans sa nature, il semblait qu'elle eût pris pour un instant le caractère de sa belle amie.

— Bravo! dit Bérangère, je vous réponds que cette bague ne vous tourmentera plus.

Violette était devenue silencieuse. Elle avait suivi de l'œil sa bague, mais elle ne la voyait plus.

— Voyez donc, reprit Bérangère, comme le cygne frappe l'eau de son bec, on dirait qu'il veut avaler les trois perles de votre bague.

Les deux amies furent surprises par une averse. Elles rentrèrent au château. Le soleil perça les nues et vint jouer dans le petit salon où elles se chauffaient les pieds.

— C'est étrange! dit Violette, croiriez-vous que me voilà comme une âme en peine! Depuis que je n'ai plus cette bague au doigt, il me

prend une folle envie de faire le tour de l'étang. La nuée avait passé.

— Eh bien, faisons le tour de l'étang, dit Bérangère. C'est très poétique, car cet étang serait un lac s'il n'y avait pas tant de roseaux.

Et les voilà, bras dessus, bras dessous, qui retournent vers le cygne noir.

Cette fois le cygne ne vint pas à elles. Il ramait à tire d'aile du côté du bois.

— Vous me rappelez, ma chère Violette, la légende de l'empereur Charlemagne.

— Je ne la connais pas.

— Écoutez bien :

Bérangère raconta ceci : Charlemagne avait une maîtresse, comme le premier venu; il faut bien se consoler de la gloire. Mais, hélas! la belle mourut : voilà Charlemagne inconsolable. Quand elle fut couchée dans le tombeau, il lui prit doucement sa bague au doigt et la mit au sien. Cher souvenir! divin talisman! Dès qu'il sentit l'anneau, il sentit plus que jamais l'amour. Et l'amour si violent, que le grand empereur ne s'occupa plus des choses de son empire; il ne voyait que l'image de la morte, plus vivante pour lui que toutes les

femmes de la cour. C'était un amour, mais c'était une obsession. Pour s'en délivrer, il jeta la bague dans l'étang de son palais. Mais la bague était toujours l'anneau mystérieux qui étreignait son cœur. Il faisait, jour et nuit, le tour de l'étang, comme on fait le tour de l'abîme. Et en effet, ce fut l'abîme qui prit sa raison, car il en devint fou.

Bérangère baisa le front de Violette.

— Prenez garde de devenir folle. Je ne veux pas que vous fassiez le tour de l'étang.

Et elle la ramena au salon.

— Quelle variabilité dans le cœur humain ! dit Violette. Chaque heure du jour nous métamorphose un peu.

Elle se mit au piano.

— Nous avons toutes les notes gaies et toutes les notes tristes, depuis le rire jusqu'aux larmes. Il y a en nous un esprit invisible qui fait jouer nos sentiments, comme je joue des airs sur ce clavier. Et ce n'est pas nous, c'est l'esprit invisible qui impose la musique de l'âme. Nous ne sommes pas plus maîtres de nos inspirations que ne l'est ce piano quand il chante.

— Moi, je domine mon cœur, dit Bérangère.

— Vous ne dominez ni votre cœur ni votre esprit. Vous êtes le jouet des effets visibles et invisibles, sinon de Monjoyeux. La preuve, c'est que vous n'avez pas la nuit les mêmes sentiments que le jour.

Violette, qui était une vraie musicienne, laissa courir ses doigts sur le piano. Elle adorait cette langue de la musique qui parlait si bien à son âme. Elle y retrouvait l'expression de tous ses souvenirs.

Le soir, les deux amies dînèrent avec le curé qui se trouvait bien un peu aventuré entre deux femmes à qui il n'eût pas donné le bon Dieu sans confession. Mais comment résister au dîner du château, quand on mange si souvent le dîner de la servante du curé !

Violette lui raconta comment la bague lui était revenue et comment elle l'avait jetée au cygne noir. Le curé, qui prêchait les miracles, ne voulut pas croire à celui-là. Il proposa à Violette de dire encore une messe pour Octave de Paris.

Bérangère, qui était curieuse de voir

l'église, dit qu'elle aurait l'héroïsme de se lever matin pour aller prier Dieu chez lui, selon son expression.

Violette continuait bravement à coucher dans la chambre d'Octave, Bérangère couchait dans la chambre de Geneviève.

Vers le milieu de la nuit, Bérangère se réveilla à un cri de Violette.

Elle alluma sa bougie et courut en toute hâte vers son amie.

Elle n'était vêtue que de ses beaux cheveux, car je compte pour rien la chemise de batiste qui sculptait finement ses seins, son torse et ses jambes.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda-t-elle en essayant de rire.

— C'est à n'y pas croire ! s'écria Violette.

Et elle montra la bague miraculeuse à Bérangère.

Cette fois, la femme de Monjoyeux, la belle Parisienne sceptique, ne rit plus du tout.

— Nous rêvons toutes les deux, n'est-ce pas ? demanda-t-elle à Violette.

— Oui, nous rêvons toutes les deux, mais tout éveillées.

Bérangère prit la bague dans ses mains ; elle n'en pouvait croire ses yeux.

— Conte-moi donc cela ?

— Que voulez-vous que je vous dise ! C'est toujours le même rêve. M. de Parisis est revenu cette nuit. Cette fois, il ne priait plus, il m'ordonnait de lui rendre sa bague. La terreur m'a réveillée, j'ai étendu les mains comme pour repousser le fantôme et j'ai senti la bague dans ma main.

— C'est une comédie ! s'écria Bérangère. Qu'est-ce donc que ce château mystérieux où il revient de pareils fantômes ?

Bérangère regarda autour d'elle tout en se rapprochant de son amie :

— Que disent les gens du château ? demanda-t-elle à Violette.

— Rien. Je n'ai, d'ailleurs, causé qu'avec celui qu'on appelle l'homme à la lampe ; vous le connaissez déjà. C'est un visionnaire, mais c'est son métier. Ah ! ma chère Bérangère, si vous n'étiez pas venue, je mourais de frayeur. Je vous jure que cette fois je n'aurai plus le courage de me moquer de moi. Ce spectre d'Octave m'épouvante.

Bérandère regardait toujours la bague.

— Ce n'est pas une illusion. Eh bien ! il ne vous reste plus qu'une chose à faire, c'est d'aller courageusement remettre cette bague au doigt du duc de Parisis.

Et Bérandère ajouta tristement :

— Si ses doigts ne sont pas déjà tombés en poussière !

VII

Il n'y a personne dedans

Violette était assise sur son lit, les cheveux épars, les yeux brûlants.

— Oui, dit-elle, j'aurai ce courage ! Oui, dès qu'il fera jour on ouvrira le cercueil et j'obéirai à Octave. Quand le cercueil sera fermé sur cette bague elle ne me reviendra plus.

Bérandère était devenue pensive.

— Vous aviez bien raison de dire que nous sommes dominés par les choses visibles et invisibles ! Nous croyons avoir des opinions toutes faites, mais nous n'obéissons qu'au milieu où nous sommes, comme les plantes obéis-

sent à l'atmosphère. A Paris on ne me fera jamais croire aux revenants ; dans ce château maudit j'y crois si bien que je n'oserai jamais retourner dans la chambre de la duchesse. Il me semble que je la trouverais toute blanche, couchée dans son lit.

Disant ces mots, Bérangère souleva le couvre-pied et se glissa doucement auprès de Violette.

— A la bonne heure ! dit-elle, voilà la vraie hospitalité. Dans un château il ne faut jamais qu'une femme couche seule.

L'influence de Bérangère changea les rêves de Violette. Elle vit encore apparaître Paris, mais cette fois dans toute sa beauté et dans tout son amour. Ce fut au point que Bérangère fut réveillée par un embrassement de Violette.

On alla à la messe. Dès qu'on fut revenu au château on envoya chercher un serrurier. Violette ordonna à cet homme de les suivre, elle et son amie, à la chapelle, de descendre dans la crypte et d'ouvrir le tombeau du duc de Paris.

— N'oubliez pas, dit Violette au serrurier,

qu'il y a un cercueil en plomb dans le cercueil en chêne.

Le serrurier, qui déjà avait été averti, montra qu'il avait tous les outils et qu'il portait un fourneau pour faire les soudures quand on refermerait le cercueil. Il expliqua qu'il avait déjà rempli une pareille mission pour mettre un petit enfant dans les bras de sa mère morte avant lui.

L'homme à la lampe était descendu en avant dans la crypte pour allumer les cierges de l'autel. Il avait en outre emporté deux candélabres pour que la lumière fût plus vive.

Violette et Bérangère restèrent dans la chapelle. Mais bientôt la pieuse curiosité, on pourrait dire l'amoureuse curiosité, entraîna Violette près du cercueil avant même que le serrurier eût achevé son travail.

Le couvercle de chêne revêtu de velours était levé, le serrurier donnait un coup de ciseau sur toute la ligne du cercueil de plomb. La scène était solennelle ; Bérangère elle-même, qui était descendue presque aussitôt que Violette, montrait la pâleur d'une grande émotion.

L'homme à la lampe avait allumé des parfums sur des trépieds posés à chaque coin de l'autel, à quatre pas du tombeau.

On ne disait pas un mot. Violette, les yeux noyés de larmes, regardait vaguement le couvercle de plomb.

Elle allait donc revoir, pendant un instant, une seconde dérobée à la mort, celui qui avait été l'amour de toute sa vie, celui qui avait été sa joie et sa douleur, celui qui était encore maître de son âme.

Comment allait-elle le retrouver ?

Le reconnaîtrait-elle sous les ravages de la dernière heure ? sous les ravages bien plus terribles du temps ? Car le temps marque son action dans la mort comme dans la vie. Il y avait près de dix-huit mois que le duc de Paris reposait là.

— Est-ce qu'il a été embaumé ? demanda tout à coup Bérangère.

— Je ne crois pas, dit Violette. Le lendemain de cette abominable tragédie d'Ems on les a mis tous les deux dans ces deux cercueils pour les ramener ici.

Le serrurier prit sa tabatière en disant aux

deux amies qu'il allait soulever le couvercle. En attendant il se barbouilla le nez de deux prises abondantes.

— Si j'osais ! dit-il en rouvrant sa tabatière. Ces dames ne feraient peut-être pas mal de priser aussi. C'est du tabac à la Raspail.

Cet homme ajouta qu'il fallait bien s'attendre à respirer la mort.

— Voyez-vous, mesdames, on a beau être jeune, on a beau être duc, ici on n'est plus qu'un fumier.

Violette n'avait pas la force de parler. Elle croyait déjà voir la figure d'Octave toute parcheminée comme celle des morts de la tour Saint-Michel, qu'elle avait vus en passant à Bordeaux, dans son voyage en Espagne.

— Oh ! je ne regarderai pas, pensait-elle. Du moins je ne regarderai que sa main.

Elle ne voulait pas perdre encore une illusion.

— Eh bien ! dit Bérangère au serrurier, il faut soulever le couvercle.

On attendit en silence. Le serrurier passa son ciseau dans l'interstice pour pouvoir passer la main.

— Eh bien! où est-il donc? demanda-t-il en regardant de près.

L'homme à la lampe s'approcha avec un candélabre à deux lumières. Le serrurier n'avait soulevé qu'à demi le couvercle, il le souleva tout à fait.

Les deux femmes s'étaient penchées. Bérangère avait pris la main de Violette comme pour lui donner du courage.

— Il n'y a personne là-dedans! reprit le serrurier.

Violette se pencha sur le cercueil.

— Quoi! s'écria-t-elle, le duc de Parisis n'est pas dans son tombeau!

Elle regarda d'un œil égaré et tomba évanouie dans les bras de Bérangère.

A cet instant, une femme tout en blanc, la Femme de Neige, descendait l'escalier de la crypte.

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE DU TOME DEUXIÈME

LIVRE I

LE CHATEAU DE PARISIS

I <i>Ce n'était pas, la marquise de Néers que lord Sommerson avait enlevée.....</i>	3
II <i>La poudre de Cagliostro.....</i>	9
III <i>La dame de charité.....</i>	14
IV <i>Cher brigand.....</i>	18
V <i>Souvenirs de Parisis.....</i>	25
VI <i>Où il est question du diable.....</i>	32
VII <i>La figure fantastique.....</i>	37
VIII <i>Les mystères du château de Parisis</i>	41
IX <i>Le jeu de la mort.....</i>	61
X <i>Que va faire Violette à Paris.....</i>	65
XI <i>La maison de Socrate.....</i>	73
XII <i>Pages du passé.....</i>	77